

# Nature et cultures / Mémento historique\_\_\_\_\_

## **Introduction**

L'objet de ce mémento est de proposer une approche interculturelle des questions environnementales en les inscrivant dans une perspective historique. Comme tout texte de ce genre, il ne permet d'identifier que des tendances plus ou moins marquées dans la société française et la société allemande, sans avoir la prétention de constituer un « mode d'emploi » des deux cultures. En effet, les tendances en question peuvent se révéler très variables au sein de chaque pays selon les régions, les catégories d'âge, les milieux socio-professionnels, etc.

En outre, l'apprentissage interculturel ne vise pas à caractériser ce que sont les habitants d'un pays donné, mais à identifier de quelle façon ils interagissent en fonction de cadres de référence et de systèmes de représentation qui évoluent constamment.

## **L'héritage des Lumières et l'impact du romantisme**

La France, si elle existe politiquement en tant que nation depuis le Moyen Âge, ne s'est vraiment unifiée linguistiquement et culturellement que dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle. Or, cette période, malgré l'instabilité sociale et politique qui la caractérise, est restée durablement marquée par les principes philosophiques des Lumières. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce mouvement n'était connu que dans les cercles aristocratiques et les salons bourgeois, mais les progrès de l'alphabétisation et le développement de l'édition ont, au cours du siècle suivant, favorisé son rayonnement dans des catégories plus larges de la population.



Depuis la Révolution Française, on associe en premier lieu le mouvement des Lumières à la promotion des droits humains, dans une approche universaliste. Cependant, les penseurs de ce mouvement ont développé des visions du monde plus complexes, qui portaient souvent la marque de leur pays et de leur époque. Ainsi, le culte de la raison, opposée à la foi, s'inscrivait à la fois dans un discours philosophique et dans une critique politique du pouvoir de l'Église. Il n'en a pas moins alimenté jusqu'à ce jour une autre foi : celle en une science toute-puissante et en un progrès technique qui serait le seul chemin du bonheur.

Dans le contexte historique des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, où les épidémies et les mauvaises récoltes pouvaient avoir, en Europe comme ailleurs, des conséquences dramatiques, l'émancipation individuelle semblait passer nécessairement par une domestication de la nature par l'Homme, voire par sa soumission. Cet anthropocentrisme, qui a pris le relais de celui du christianisme, a été notamment défendu par certains Encyclopédistes. Notons que si J.-J. Rousseau a eu sur cette question un positionnement différent, seule une lecture anachronique de son œuvre autoriserait à en faire un prophète de l'écologie : lorsqu'il évoquait la nature, c'était dans une perspective sociale plus que dans une perspective environnementale telle qu'elle peut exister aujourd'hui.

En Allemagne, le mouvement des Lumières, appelé *Aufklärung*, s'est aussi diffusé au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais au tournant du XIX<sup>e</sup>, les guerres révolutionnaires puis napoléoniennes l'ont fait entrer dans une période de crise. Tandis que le discours de *l'Aufklärung* était revu et corrigé par le *Sturm und Drang* (« Tempête et Passion »), un mouvement politique et littéraire dont le jeune J. W. Goethe était l'un des plus illustres représentants, les Lumières



françaises faisaient l'objet d'un rejet croissant. Ne représentaient-elles pas la philosophie de l'ennemi et, dans certaines régions, de l'occupant ? Le romantisme allemand qui s'est développé à partir de cette période s'est structuré par conséquent en opposition au rationalisme qu'elles défendaient. Il a cherché à promouvoir la subjectivité, la rêverie, les sentiments, mais aussi un retour à la nature et aux « racines », dans tous les sens de ce terme : son intérêt pour les contes populaires et sa fascination pour le Moyen Âge ont fait de la forêt l'un de ses lieux de prédilection.

Deux éléments vont, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, contribuer à renforcer ces caractéristiques : d'une part, l'échec de la révolution de 1848-1849 qui, en étouffant tout espoir de progrès social et politique à court terme, incite les intellectuels allemands à trouver refuge dans l'imaginaire ; d'autre part, le développement de l'industrialisation et de l'urbanisation qui, dans la seconde moitié du siècle, inspire à une partie de la population allemande une forme de nostalgie de la nature.

## **Les révolutions industrielles et la place de la ruralité**

Les révolutions industrielles qu'ont connu l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle font partie de ces processus qui, touchant de nombreux pays, se traduisent par des convergences en matière culturelle, sociale ou économique, par-delà les traditions nationales. Cependant, l'industrialisation n'a pas eu lieu en France et en Allemagne de la même façon ni au même rythme. Ainsi, bien que la population rurale ait commencé à baisser en France au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux paysans quittant leurs terres pour aller travailler comme ouvriers dans les usines et les manufactures, cet



exode des champs vers les villes y a été plus tardif et plus progressif que dans la plupart des autres pays en voie d'industrialisation. À titre d'illustration, au début des années 1950, en France, près d'un tiers de la population vivait encore de l'agriculture (contre moins d'un quart en RFA à la même époque). Il en résulte qu'un Français vivant dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle avait davantage de chances qu'un Allemand de l'Ouest du même âge d'avoir une histoire personnelle ou familiale (par l'intermédiaire de ses parents et/ou de ses grands-parents) ancrée dans la ruralité.

En Allemagne, en revanche, l'industrialisation s'est traduite par une urbanisation plus marquée, entraînant le développement d'un réseau de villes d'une grande densité, notamment dans la Ruhr. Cette évolution, doublée d'un essor démographique spectaculaire (le nombre d'habitants du territoire a plus que triplé entre 1800 et 1900), a été la cause directe de profondes mutations sociales et culturelles. Si la relative brutalité de ces changements a marqué l'ensemble du paysage politique allemand, elle a aussi influencé les représentations de la nature. Inspirés par les valeurs du romantisme dans un contexte d'artificialisation des espaces, plusieurs courants socio-politiques se sont développés dans l'Allemagne wilhelmienne (1871-1918).

D'une part, la *Lebensreform* (« réforme de la vie ») se fondait sur une critique de la société industrielle et prônait le retour à un « état de nature » jugé plus sain, à travers, par exemple, la pratique du végétarisme, du naturisme, ou encore des médecines dites « douces ». On peut associer à cette constellation le mouvement du *Wandervogel* (« oiseau migrateur »), créé au tournant du siècle, qui invite à partir en randonnée dans la nature afin de fuir les contraintes sociales. Les partisans de la *Lebensreform*



vont contribuer à faire émerger une conscience environnementale en pointant assez tôt les méfaits de la pollution de l'air et de l'eau. Notons qu'elle est encore présente aujourd'hui dans l'espace germanophone (Allemagne, Autriche, Suisse), notamment à travers les *Reformhäuser* (« maisons de la réforme »), magasins proposant des articles de droguerie et des aliments issus de l'agriculture biologique, ainsi que des remèdes à base de plantes.

D'autre part, le courant *völkisch* (de « *Volk* », le peuple) a incarné un versant plus sombre du néo-romantisme allemand, car sa critique de la modernité et sa quête d'authenticité l'ont conduit à idéaliser la figure du paysan, vierge de la décadence prêtée à l'espace urbain, mais aussi à chercher à l'époque médiévale les racines supposées du peuple germanique. Nationaliste et conservateur, ce courant va être l'une des matrices idéologiques du national-socialisme, qui reprendra à son compte au XX<sup>e</sup> siècle une certaine vision mythique du corps et de la nature.

Au risque de simplifier à l'excès, on pourrait avancer l'hypothèse que les Français, imprégnés d'un rationalisme datant des Lumières, ont continué à entretenir avec la nature des rapports de domination et de consommation, et ont eu d'autant moins tendance à la doter de valeurs symboliques qu'une partie importante d'entre eux, vivant à la campagne, étaient quotidiennement à son contact. En revanche, les Allemands, davantage nourris par le romantisme, ont développé une vision idyllique de l'état de nature qu'est venue renforcer une urbanisation rapide. En somme, leur attrait pour la nature est paradoxalement le produit d'une surabondance de culture et d'un relatif désinvestissement de la ruralité.





### La consommation de viande

Les représentations culturelles de la nature ont de multiples conséquences sur les comportements individuels et collectifs, à commencer par les habitudes alimentaires. Si l'on s'intéresse plus particulièrement à la consommation de viande, on observe que le taux de végétarisme est plus important à notre époque en Allemagne (entre 7 et 9 % selon les études) qu'en France (environ 3 %). Signe d'une plus grande sensibilité au sort des animaux et d'une conscience plus aiguë de l'impact environnemental de l'élevage intensif ? La consommation annuelle de viande par habitant en Allemagne, parmi les plus importantes d'Europe selon WWF, invite pour le moins à nuancer cette affirmation.

Il est cependant intéressant d'observer, comme le fait J.-V. Pfirsich dans *La saveur des sociétés*, que le choix des viandes et les modes de préparation, malgré une tendance à la standardisation, sont traditionnellement différents en France et en Allemagne. Les Français se caractérisent par un goût pour des plats où l'origine animale de la viande est manifeste (forme du lapin ou de la volaille, crudité des fruits de mer ou demi-crudité du bœuf « saignant », etc.), tandis que les Allemands ont plutôt tendance à préférer les produits fortement transformés (comme la charcuterie) où la viande apparaît comme désanimalisée, voire végétalisée (par exemple quand elle est panée).



Par-delà l'attention à l'origine des produits, sur laquelle nous reviendrons, on constate ici du côté allemand une relation à la consommation de viande qui va du refus au refoulement, dans une perspective où, pourrait-on dire, l'animal en tant qu'idée est aussi important sinon plus que l'animal en tant qu'être – de nombreuses personnes s'accommodant de sa mort dès lors que les plats leur permettent d'occulter celle-ci.

## Première et Seconde Guerre mondiale

L'histoire franco-allemande du XX<sup>e</sup> siècle a d'abord été marquée par les deux guerres mondiales et leurs conséquences. Or, comme l'expliquent C. Bonneuil et J.-B. Fressoz dans leur essai *L'événement anthropocène*, ces deux conflits ont été, par-delà la tragédie humaine sur laquelle insiste légitimement l'historiographie classique, des catastrophes écologiques. D'une part, pendant la durée des deux guerres, la destruction d'espaces naturels (notamment de forêts), la pollution des sols et la surexploitation des ressources naturelles exigée par les opérations militaires ont provoqué des dommages durables sur l'environnement. D'autre part, le développement par l'industrie de l'armement de nouvelles techniques et le recours massif à des pratiques jusqu'alors minoritaires ont bouleversé les façons de vivre et de produire dans les pays belligérants, et ce bien au-delà de la fin des combats. Pour ne citer que quelques exemples : la reconversion de gaz de combat en pesticides et la fabrication de machines agricoles par des usines qui fabriquaient auparavant des blindés, couplée avec le déficit de main d'œuvre occasionné par le bilan humain de la « Grande Guerre » ont significativement accéléré après 1918 une industrialisation de l'agriculture qui s'est encore accrue après 1945. Par



ailleurs, l'utilisation militaire de l'avion et de la voiture (qui a montré ses avantages stratégiques sur le train, des taxis de la Marne de 1914 aux camions de la Voie Sacrée ravitaillant Verdun en 1916) a contribué à l'essor de ces moyens de transport dans un contexte civil après la guerre.

Ces phénomènes ont touché de façon comparable la France et l'Allemagne et ont été des facteurs de standardisation des modes de vie malgré les différences culturelles détaillées plus haut. Si les regards portés sur la nature de part et d'autre du Rhin ne sont pas devenus identiques, la modernité et ses corollaires socio-économiques dont les deux conflits mondiaux ont été de puissants accélérateurs (et dont on est en droit de se demander s'ils ont toujours constitué un progrès) ont entraîné des convergences entre les deux pays et, plus largement, entre la majorité des pays industrialisés.



## POUR ALLER PLUS LOIN...

### **La nature dans l'Allemagne national-socialiste et la France de Vichy**

Lors de rencontres internationales, il est d'usage de valoriser la culture de chaque pays en mettant l'accent sur ses chefs d'œuvres ou ses grands personnages. Toutefois, si l'on sait se prémunir contre toute généralisation abusive, l'étude de leur part d'ombre peut être tout aussi instructive : en effet, les caractéristiques spécifiquement nationales d'une idéologie d'extrême-droite permettent parfois d'identifier des traits culturels présents en germe dans l'ensemble de la société,





– sans que, bien entendu, cela fasse de tous ses membres des militants d'extrême-droite qui s'ignorent.

Comme évoqué plus haut, le national-socialisme s'est inscrit entre autres dans la filiation du courant *völkisch* et, de façon plus générale, d'une branche du romantisme allemand qui associait à l'obsession de la race une fascination pour la nature dans une quête irrationnelle de pureté. Ses partisans avaient une définition biologique du peuple allemand : en prenant d'abord en considération le sang, c'est-à-dire l'hérédité et les caractéristiques physiques de « l'aryanité », ils faisaient primer les facteurs naturels (aussi ineptes fussent-ils d'un point de vue scientifique) sur les facteurs culturels. Par ailleurs, ils incitaient les représentants de la race soi-disant supérieure à se livrer à des activités en plein air pour des raisons sanitaires et hygiéniques – lesquelles, appliquées à la nation allemande vue comme un organisme vivant, justifiaient à leurs yeux l'élimination des éléments « parasitaires », à commencer par les Juifs. Enfin, c'est au nom de lois naturelles, selon les principes du darwinisme social (ou spencérisme), qu'ils prétendaient légitimer, dans le domaine social comme dans le domaine militaire, la domination des forts sur les faibles.

Il serait cependant erroné d'établir un lien de parenté idéologique entre le national-socialisme et l'écologisme. D'une part, les nazis n'ont invoqué la nature que dans le but de valider des concepts purement culturels. D'autre part, le III<sup>e</sup> Reich, si l'on examine les faits plutôt que les discours, a mené une politique désastreuse pour l'environnement : on peut citer la création



de la firme *Volkswagen*, la construction de plus de 3500 km d'autoroute (alors que la République de Weimar avait fondé la compagnie nationale des chemins de fer), le développement de l'industrie lourde ou encore la surexploitation des ressources naturelles à des fins militaires. Le comble de ce paradoxe a sans doute été la construction et l'utilisation des usines qu'étaient les centres de mise à mort de la « solution finale » : au nom de thèses racistes, les nazis ont inauguré une industrie de l'assassinat en faisant usage d'un gaz toxique, le Zyklon B, qui était initialement un pesticide.

En France, la position du Régime de Vichy (1940-1944) peut sembler comparable à première vue, mais des différences importantes existent. Certes, la Révolution Nationale, qui constituait son programme politique, s'inspirait de mouvements hostiles aux Lumières et critiques de la modernité, alors que ses tenants pillaient la nature sans vergogne (un des exemples les plus marquants étant l'essor d'une culture intensive du riz en Camargue). Néanmoins, le « retour à la terre » prôné par le Maréchal Pétain n'équivalait pas à l'exaltation de la nature dans le discours national-socialiste. Il était d'abord motivé par la nécessité de produire de la nourriture dans un contexte de pénurie et, s'il était sous-tendu par un choix idéologique, celui-ci résidait d'abord dans une volonté de favoriser la ruralité comme espace social et les valeurs traditionnelles associées au monde paysan. Pour éviter tout malentendu qui ferait des écologistes les héritiers du pétainisme : la « terre » de Vichy désigne moins le sol comme milieu vivant que les racines culturelles de la « France éternelle ».



## **Des « Trente Glorieuses » à la naissance de l'écologisme**

L'expression « Trente Glorieuses » désigne la période de 1946 à 1975 au cours de laquelle la plupart des pays industrialisés ont connu une forte croissance économique et démographique ainsi que, en Europe de l'Ouest, le développement technologique et les mutations socio-culturelles qu'avaient inaugurées les États-Unis dans l'entre-deux-guerres. Cette expression figure ici entre guillemets car l'émergence d'une société de consommation (à commencer par la démocratisation de la voiture individuelle et des appareils électroménagers), très coûteuse en énergie comme en matériaux, est sans aucun doute à l'origine de la crise écologique actuelle – ce qui incite à interroger le caractère « glorieux » des années en question.

En France, après une phase de reconstruction qui durerait jusqu'au milieu des années 1950, la société a accéléré son industrialisation et son urbanisation selon un modèle productiviste qui, s'il facilitait alors l'accès à l'emploi, a entraîné une surconsommation des ressources et une surproduction de déchets. La question environnementale était cependant largement absente d'un imaginaire collectif nourri par la publicité où n'étaient pris en considération que l'émancipation de l'ouvrier, du paysan ou encore de la ménagère par les progrès de la mécanisation. Dans le domaine agricole, les « Trente Glorieuses » ont également été marquées par le remembrement foncier qui, en augmentant la surface des champs et en supprimant haies, talus et fossés, a détruit de nombreux écosystèmes et provoque jusqu'à nos jours des problèmes d'érosion des sols. Dans le domaine énergétique, les « Trente Glorieuses » se caractérisent par le développement d'un vaste programme nucléaire civil et militaire.



Si l'environnementalisme faisait partie des courants idéologiques critiquant la société de consommation pendant et après Mai 68, il n'a vraiment trouvé une expression politique qu'en 1974, avec la candidature à l'élection présidentielle de l'agronome René Dumont (qui obtiendra 1,32 % des voix). Dans le courant des années 1970, un mouvement antinucléaire a contribué à structurer le militantisme écologiste, qui s'est finalement institutionnalisé en 1984 avec un premier parti, Les Verts.

En Allemagne de l'Ouest, la période d'après-guerre a été celle du *Wirtschaftswunder* (« miracle économique »), fondé notamment sur l'automobile, la chimie ou encore l'électroménager, qui a fait dès les années 1950 de la RFA la première puissance économique européenne. Le productivisme et le consumérisme ont eu des conséquences comparables à celles qu'ils ont eues en France à la même époque, à quelques différences près, liées à une densité de population et un taux d'urbanisation plus importants, ainsi qu'à d'autres choix énergétiques dans les années 1970 (valorisation des centrales électriques à charbon au moment où la France privilégiait les centrales nucléaires).

L'essor des mouvements écologistes en Allemagne dans les années 1970 n'est pas sans rappeler celui de la *Lebensreform* dans le contexte de la révolution industrielle : dans les deux cas, une industrialisation massive entraînant une pollution de l'air et de l'eau (en particulier dans la Ruhr) et une artificialisation des modes de vie ont provoqué des réactions de rejet dans certaines catégories de la population. Cependant, la politisation de l'écologisme au sein d'ONG ou de *Bürgerinitiativen* (initiatives citoyennes) s'est souvent focalisée sur la question du nucléaire, avec une virulence et une audience plus importantes qu'en France – alors même que, comme mentionné plus haut, sa part dans la



production électrique nationale était significativement moindre. Pourquoi ? On peut avancer l'hypothèse que les soixante-huitards allemands, très actifs dans le mouvement antinucléaire et pour une large part à l'origine de la fondation du parti *Die Grünen* (« Les Verts ») en 1980, ont été beaucoup plus marqués par l'héritage de la Seconde Guerre mondiale que leurs homologues français, pour qui le Régime de Vichy avait été confortablement circonscrit dans une parenthèse historique. Beaucoup de ces représentants de la génération d'après-guerre se sont perçus comme les enfants des bourreaux du national-socialisme et en ont tiré des convictions à la fois pacifistes (or, le nucléaire civil ne peut pas être déconnecté du nucléaire militaire) et technophobes (or, le nucléaire est le produit de ce « progrès » qui a été mis pendant la guerre au service de vastes entreprises de destruction).

En Allemagne de l'Est, le régime communiste a mené une politique industrielle et agricole catastrophique pour l'environnement et, même s'il n'a pas été question de société de consommation à la même échelle, l'économie planifiée s'est révélée soutenue par le même productivisme que l'économie sociale de marché à l'œuvre en Allemagne de l'Ouest. Nourris par le même héritage culturel que leurs voisins, des citoyens de RDA se sont émus des violences commises contre la nature, mais dans un système politique réprimant toute critique à l'égard du pouvoir, leur action est longtemps restée clandestine et leur discours marginal. Ce n'est qu'à la fin des années 1980 que leur voix a commencé à porter au sein de courants d'opposition où le thème des droits humains restait cependant dominant.

Bien sûr, en France comme en Allemagne, les militants écologistes ne représentent qu'une petite partie de la population. Cependant, on a pu observer en RFA après la catastrophe



nucléaire de Tchernobyl (1986) puis dans l'Allemagne réunifiée après celle de Fukushima (2011) un phénomène de rejet assez fort et assez répandu dans l'ensemble de la société pour que l'abandon progressif de ce mode de production d'énergie soit officiellement programmé. En France, en revanche, la filière nucléaire reste prépondérante et de nombreux responsables politiques, de droite comme de gauche, continuent à la défendre.



## POUR ALLER PLUS LOIN...

### **La protection de l'environnement à la lumière d'autres différences culturelles**

L'objet de ce mémento est de comparer les représentations de la nature à travers l'histoire en France et en Allemagne. Toutefois, les pratiques environnementales ne dépendent pas uniquement de ces représentations : elles s'inscrivent dans un contexte socio-politique plus large dont il est nécessaire de mentionner quelques aspects, ne serait-ce que brièvement.

Du point de vue du cadre institutionnel, le centralisme français s'oppose traditionnellement au fédéralisme allemand. Il s'agit d'un héritage de l'histoire : en France, la monarchie puis la république d'inspiration jacobine ont instauré un État puissant imposant dans de nombreux domaines les mêmes règles de fonctionnement sur l'ensemble du territoire ; en Allemagne, en revanche, de nombreuses principautés et villes libres ont coexisté jusqu'à la création en 1871 d'un Empire qui leur a conservé une part de souveraineté. L'autonomie accordée hier aux États de l'Empire et aujourd'hui, en vertu de la



constitution de 1949, aux *Länder* de la République fédérale, se traduit par une plus grande diversité politique au sein du pays. Pour illustration : en France, l'établissement Électricité de France (EDF), créé par l'État en 1946 a eu pendant plusieurs décennies le monopole de la production d'électricité et son choix de privilégier l'énergie nucléaire, à défaut d'une offre alternative, a entraîné un retard important dans le développement des énergies renouvelables. En Allemagne, l'implication de compagnies privées et de structures locales se traduit par une production plus diversifiée et une part plus importante du solaire (6 % en 2014 contre 1 % en France) et de l'éolien (10 % contre 3 % en France) – même si le recours encore massif aux énergies fossiles reste un défi de taille.

Du point de vue des comportements individuels, la recherche interculturelle a permis d'identifier un rapport à la règle différent dans les deux pays. Dans la culture allemande, qui valorise le consensus, la règle, collectivement définie, est intériorisée par l'individu qui se sent ensuite responsable de son respect – par lui-même et par les autres. Dans la culture française, qui valorise le conflit, la règle, édictée par une figure d'autorité (le roi, le président, le policier, le professeur, le prêtre, etc.), reste un élément imposé de l'extérieur et a tendance à n'être respectée que sous la contrainte. Cette différence pourrait expliquer par exemple que le tri sélectif ou la pastille écologique sont rentrés dans les mœurs en Allemagne, alors que leur application en France reste laborieuse : de telles mesures ne sont efficaces que si elles sont perçues comme une contribution au bien-être collectif, et non comme une limitation de la liberté individuelle.



## En guise de conclusion

Au XXI<sup>e</sup> siècle, les idées et les pratiques relatives à l'environnement restent différentes en France et en Allemagne. L'objectif de ce mémento étant de mettre en lumière le contexte culturel dans lequel elles s'inscrivent, et non de décerner une médaille de la vertu écologique à l'un ou l'autre des deux pays, nous ne nous livrerons à des comparaisons que dans la mesure où elles permettront de distinguer deux systèmes de représentation distincts.

Sur le plan politique : la France s'est dotée d'un Ministère de l'Environnement en 1971. Cependant, l'écologie est longtemps restée un thème secondaire du débat public. Les principaux partis n'ont commencé à s'en emparer que tardivement (quand ils l'ont fait), tandis que les partis se réclamant explicitement de l'écologie, à l'image des Verts (devenus Europe Écologie Les Verts en 2010), peinent à s'imposer dans le paysage politique – ils ont obtenu des scores honorables lors d'élections régionales ou européennes, mais ils n'ont jamais dépassé les 6 % lors d'élections législatives ou présidentielles. L'écologie est par ailleurs défendue au sein de la société civile par de nombreuses organisations (fondations, associations, collectifs...), mais ce type d'engagement, fondé sur le bénévolat, reste limité malgré son dynamisme à une frange – par définition minoritaire – de la population.

L'Allemagne, de son côté, s'est dotée à l'échelon national d'un Ministère de l'Environnement en 1971 (RDA) et 1986 (en RFA, à la suite de la catastrophe de Tchernobyl). Cependant, la structure fédérale du pays laisse une plus grande autonomie aux *Länder* et aux communes, selon le principe de subsidiarité. Le parti *Die*





*Grünen*, devenu après la réunification *Bündnis 90/Die Grünen*, a obtenu jusqu'à 10,7 % des voix aux élections au *Bundestag* (assemblée parlementaire) et joue un rôle important dans un système politique où le scrutin proportionnel et la diversité des coalitions laissent davantage d'espace qu'en France à ce type de parti. De grandes ONG (comme par exemple NABU, qui revendique plus de 500 000 membres) relaient également le message écologiste dans l'espace public.

Néanmoins, les différences culturelles entre la France et l'Allemagne dans le domaine environnemental ne se réduisent pas à l'audience respective de leurs partis et organisations écologistes. Elles tiennent aussi à la teneur des discours et des pratiques au sein des deux sociétés.

Du fait de son abandon programmé de la filière nucléaire, de sa pratique intensive du tri sélectif, de son taux de végétarisme et de son nombre de vélos par habitant (largement supérieur à celui de la France), l'Allemagne semble être un pays où la conscience environnementale est particulièrement développée, mais la réalité est plus complexe. Quelques exemples<sup>1</sup> :

- les énergies renouvelables ont une part plus importante dans la production d'électricité en Allemagne qu'en France, mais le recours aux centrales à charbon, bien qu'en recul, contribue à faire de l'Allemagne le premier pays émetteur de CO<sub>2</sub> de l'Union Européenne ;
- en moyenne, les Allemands trient beaucoup, mais jettent également beaucoup (en 2015, 625 kg par an par habitant, contre 501 kg en France, en ce qui concerne les déchets « municipaux », produits par les ménages) ;



- l'Allemagne est le premier marché européen dans le domaine de l'alimentation certifiée « bio » (avec des labellisations parfois très strictes, comme dans le cas des produits *Demeter*, issus de l'agriculture biodynamique), mais de grandes firmes allemandes consacrent une partie de leur production à l'agrochimie ;
- il existe en Allemagne, comme dans d'autres pays d'Europe du Nord, une culture du vélo, mais aussi une culture de la voiture (même si les deux cultures ne concernent pas nécessairement les mêmes catégories de la population) – avec un taux de motorisation supérieur à celui de la France.

On pourrait ainsi multiplier les exemples (relation aux médicaments, consommation de viande, évoquée plus haut, etc.) où, à l'échelle d'une société, la conscience environnementale n'est pas nécessairement en adéquation avec le bilan écologique.

La culture française a été marquée par le culte de la raison comme par la recherche d'émancipation individuelle. En outre, elle est longtemps restée ancrée dans la ruralité. Il en résulte une vision pragmatique de la nature, dans laquelle l'environnement constitue un décor ou une ressource sans pour autant être chargé de valeurs culturelles. Si les Français ont tendance à montrer moins de défiance que les Allemands à l'égard de l'agriculture ou de la médecine « conventionnelles », par exemple, c'est en raison d'une perception plus positive du progrès scientifique, synonyme de liberté là où les lois naturelles seraient synonymes de déterminisme.

On observe d'ailleurs que les écologistes français, même quand ils



prônent la décroissance économique ou, comme P. Rabhi, la « sobriété heureuse », évoquent le plus souvent une nature transformée et valorisée par l'activité humaine, notamment à travers l'agroécologie : leur objectif est de réconcilier l'être humain et son environnement en sortant d'une logique d'exploitation irraisonnée – sans pour autant faire de la nature vierge un idéal.

La culture allemande, elle, a une vision de la nature qui n'est pas exempte d'une forme de religiosité. L'héritage romantique et l'urbanisation rapide de l'Allemagne ont nourri dans ce pays une perception idéalisée de l'état de nature – et ce dans des domaines aussi variés que l'éducation ou la santé. Cet état originel, cette nature intacte ne sont pas assimilés à une contrainte dont l'individu et la société devraient s'émanciper, mais plutôt à un modèle qu'il faudrait préserver autant que possible de tout « intrant ». Le corps sans antibiotique ou la plante sans pesticide incarnent, dans ce contexte, la pureté d'une nature non amendée.

Néanmoins, cette attitude a une dimension sacrée, dans le sens où elle relève autant sinon plus de la foi que du raisonnement. Et c'est précisément cette part d'irrationalité (soit dit sans jugement de valeur) qui permet à la société allemande de faire coexister la sensibilité écologiste et la sensibilité techniciste – qui explique le poids de l'industrie nationale et le prestige du « *made in Germany* » – au risque d'un certain nombre de contradictions. Rêver de nature par excès de culture et être en quête d'authenticité tout en participant à l'artificialisation du monde ne sont pas les moindres des paradoxes qui ont jalonné l'histoire de l'Allemagne.

Ni la France ni l'Allemagne n'ont une vision « juste » de la nature qui pourrait prétendre à l'universalité. C'est au contraire la



diversité de leurs points de vue qui fait la richesse du dialogue interculturel. Confronter les perspectives est le meilleur moyen de remettre en question les certitudes – et de veiller ainsi à ce que les cultures restent dynamiques.

Ludovic FRESSE

[info@ruedelamemoire.eu](mailto:info@ruedelamemoire.eu)

<sup>1</sup> Les chiffres évoqués proviennent des sources suivantes :

Énergies renouvelables en France :

<http://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr>

Énergies renouvelables en Allemagne :

<http://www.erneuerbare-energien.de>

Émissions de CO<sub>2</sub> au sein de l'Union Européenne :

<http://www.eea.europa.eu>

Déchets municipaux dans les différents pays de l'Union Européenne :

<http://ec.europa.eu/eurostat/fr>

Marché du bio dans les différents pays de l'Union Européenne :

<http://www.agencebio.org>

Taux de motorisation de la France et de l'Allemagne :

<http://www.acea.be>

